

ADMINISTRATION

ET RÉDACTION,

MONTAGNE DE SION, 17, A BRUXELLES.

ABONNEMENTS :

Toute la Belgique . . . fr. 12
France 16

S'adresser pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction à M. ERNEST PARENT.

UYLENSPIEGEL

PARAIT TOUS LES DIMANCHES.

Les auteurs sont personnellement responsables de leurs articles.

Affranchir.



ADMINISTRATION

ET RÉDACTION,

MONTAGNE DE SION, 17, A BRUXELLES.

ABONNEMENTS :

Allemagne, Russie . . . fr. 15
Hollande 14

S'adresser pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction à M. ERNEST PARENT.

S'adresser pour la France

A LA LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ANGLAISE

DE LOUIS NICOU-D-BELLINGER,
Rue de Rivoli, 212, à Paris.

ANNONCES : — TRAITÉ A FORFAIT.

UYLENSPIEGEL

JOURNAL DES ÉBATS

ARTISTIQUES ET LITTÉRAIRES.

Toute leur vie estoit employée, non par loix, statutz, mais selon leur vouloir et franc arbitre... En leur roigle n'estoit que cette clause: **FAY CE QUE VOULDRAS** parce que gens libères, bien nayz, bien instruits, conversant en compaignies honnestes, ont par nature ung instinct et agillon qui tousiours les poulsse à fastels vertueux et éloigne de vice, lequel ils nommoient honneur. *RABELAIS, Gargantua, livre I, chap. LVII.*

Sire, répondit Uylenspiegel au roi de Bohême, Namand je suis, du beau pays de Flandre, gai compagnon, bon coureur d'aventures, rimeur, peintre, sculpteur, manant et noble homme, le tout ensemble. Et par le monde ainsi je me promène, bonant choses belles et bonnes, et me gaussant de sottise à pleine gueule. *Légende d'Uylenspiegel.*

SOMMAIRE. — Le Salon. (3^e article.) — Veillée villageoise. L'Ordonnance de police. (Suite.) — Les Expositions. — Bulletin artistique et littéraire. — Bulletin dramatique. — Zigzags.

LE SALON.

TROISIÈME ARTICLE.

J'avais résolu de visiter l'exposition en papillon, de voler à droite et à gauche, de me reposer tantôt sur un tableau d'histoire, tantôt sur un paysage; ce mode me paraissait attrayant, mais j'ai rencontré dans l'exécution des difficultés auxquelles je ne m'attendais pas, et au lieu d'un aimable désordre, je suis tombé en pleine méthode. C'est qu'on ne juge pas un tableau d'histoire comme on juge un paysage ou un tableau de genre; on tâche de se mettre à un point de vue plus élevée, la critique est plus sérieuse, son rôle est plus grave.

En amalgamant tous les genres, il est fort difficile de conserver le ton, de laisser toutes les œuvres à leur plan et de ne pas faire un compte rendu criard et presque inintelligible pour le public. Dans l'examen de ce fouillis d'œuvres se succédant sans ordre, il est impossible de conserver aux expressions la valeur qu'on veut leur donner, c'est ce qui fait que j'ai mieux aimé mentir à un programme né de mon inexpérience que de faire une œuvre confuse et informe.

Peut-être trouvera-t-on bien osée ma prétention de ne pas faire une œuvre confuse et informe; dans ce cas je vais me rendre intéressant, je mettrai tout sur le compte de la jeunesse de l'accusé, je ferai remarquer

que ses articles doivent paraître bien pâles après ceux d'un artiste expérimenté qui s'est retiré sous sa tente dans le moment critique d'une exposition, justement parce qu'il y prenait part; et parce que, si d'un côté il ne voulait pas augmenter le nombre d'ennemis qu'il peut avoir, il ne voulait pas d'un autre côté qu'on l'accusât de faire d'Uylenspiegel un piédestal à ses amis. — Donc, critique intermédiaire, assis sur une chaise curule plutôt par force que par amour, j'ai droit aux circonstances atténuantes. Ayant ainsi versé dans le travers commun en occupant un peu le public de ma personne, je poursuis ma tâche en continuant l'examen des œuvres historiques du Salon.

La Vierge des affligés, de M. J. Pauwels, est un tableau agréable, d'un bon aspect, dont l'effet est bien compris, mais qui manque de style et de grandeur; toile honnête dans laquelle la patience a plus fait que le génie.

Le premier prix du concours d'Anvers de cette année, M. Beaufaux, a exposé un *Saint Charles Borromée administrant les pestiférés de Milan*. Je ne sais si M. Beaufaux a fait ses études à Anvers; mais si cela est, cela ne se voit guère; il semble procéder plutôt de l'école classique française. Sa manière est un peu sèche, mais on ne peut refuser une certaine vigueur à son dessin. La composition du tableau est assez bien ordonnée, mais elle est loin d'être neuve; l'artiste ne s'est pas mis en grands frais d'imagination pour faire cela.

La Prise de Wesel, de M. Schex, de Dusseldorf, est le seul tableau d'histoire qui nous soit venu de l'Allemagne cette année; le peintre a choisi le moment où les Hollandais, introduits par un forgeron qui a brisé les chaînes qui ferment les portes de la ville, entrent applaudis par le peuple de Wesel. Cela se passe la nuit. Au fond s'avance un officier à cheval suivi de soldats; à droite un

groupe de Weselois qui l'escortent. Un d'eux porte au bout d'une perche une lanterne allumée, la seule lumière qui éclaire la scène. A gauche, au milieu de bourgeois de caractères différents, se trouve le forgeron qui a introduit les Hollandais. — Tout cela est arrangé avec une certaine science; les personnages sont bien groupés, dessinés avec une froide correction; les physionomies sont assez vivantes, mais d'un modelé pauvre. M. Schex ne se doute pas de ce que c'est que l'harmonie des couleurs; il est cru et lourd, ses ombres sont opaques et semblent avoir été pétries dans la boue. Si la peinture était un métier, l'auteur de *la Prise de Wesel* mériterait des éloges, mais l'art n'a rien à voir dans de telles œuvres.

M. de Massez (Zoïle) a fait un tableau représentant *le Christ présenté au peuple*, que la commission directrice a bien fait d'admettre à l'exposition, quand ce ne serait que pour prouver que le mauvais n'a pas de bornes. J'aime à me figurer que M. de Massez (Zoïle) n'avait pas son libre arbitre quand il a fait ce tableau, qu'il avait à côté de lui une personne qui lui donnait du bâton sur les doigts quand il ne peignait pas. Ce n'est que contraint et forcé qu'on peut produire de semblables choses, à moins qu'on n'ait pour but de faire la caricature de la peinture d'histoire. Le Christ de M. de Massez (Zoïle) a été modelé par un apprenti maçon; — l'église de Senefie est bien heureuse d'être possesseur d'une pareille œuvre!

La Vision de Sainte Cécile, de M^{lle} Bovie, est un tableau lourd, d'une composition grotesque. On voit que l'artiste se préoccupe avant tout de la manière de M. Wiertz; mais ses préoccupations ne lui réussissent pas; le grand peintre est un de ceux qui se laissent adorer le plus difficilement. Dans l'œuvre de M^{lle} Bovie, tout est rond, terne, on ne remarque aucune qualité

saillante, aucune partie qu'on puisse citer. — Cette critique n'est guère aimable, mais elle est sincère.

On le voit, dans le nombre des tableaux historiques exposés, un seul, *V'Henling*, de M. Dohbelaere, qui est un tableau de *genre historique* fait sur une grande échelle, renferme des qualités vraiment remarquables et qui permettent d'avoir foi dans l'avenir de l'artiste. — C'est là un triste résultat, il est inutile de le dissimuler. Nous l'avons dit en commençant, l'étude de la peinture d'histoire doit être préconisée; la science acquise dans les autres âges, les œuvres du passé, doivent éclairer ceux qui veulent s'adonner à l'art; c'est l'étude des grands maîtres qui fait les maîtres; mais entre étudier la peinture d'histoire comme élève, et faire de la peinture d'histoire comme peintre, il y a une grande différence; il ne faut pas se faire illusion, l'époque des grandes toiles, de la peinture religieuse surtout, est passée; un chef-d'œuvre même dans ce genre serait incapable de passionner la foule, qui a tant vu de tableaux religieux qu'aujourd'hui tous lui paraissent être des réminiscences; et il faut bien le dire, ici encore, la voix de la foule est bien souvent la voix de Dieu.

Toutes les larmes de Niobé ne feraient pas revivre la peinture d'histoire; à quoi bon se lamenter, ou faire semblant de se lamenter comme la plupart! Hélas, à toutes ces jérémiades, le pédantisme prend bien plus de part que la conviction; il est de bon goût dans un certain monde de pleurer la peinture d'histoire et on la pleure..... d'un œil sec.

La composition, l'action, la pensée, la couleur, le modelé, le dessin, toutes ces qualités ne peuvent-elles pas se retrouver dans des tableaux de dimensions moindres, n'ayant pas nécessairement un fait historique pour sujet? je le crois sincèrement, et j'étaierai mon dire de preuves prises dans le Salon de cette année; elles ne sont pas nombreuses, mais elles existent.

Ainsi donc, une bonne fois, essayons nous les yeux, que nos larmes deviennent historiques, qu'on en parle sous le chaume ou sous la tuile bien longtemps, mais pour Dieu qu'on ne les voie plus couler! Entendons-nous, critiques de tous les goûts et de tous les tempéraments, pour louer le beau partout où il se trouve, mais proscrivons d'une voix unanime les fabricants de bonshommes; ceux qui font un tableau pour rendre le chatouillement d'une étoffe ou pour peindre le velours d'un canapé, ceux qui n'ont jamais affronté la composition dans une œuvre, qui ignorent ce que c'est que la pensée et le sentiment.

Ce ne sont pas des artistes ceux-là, ce sont des *indivertis* qui transportent leur imbécillité dans l'art.

Le *Cimetière juif à Prague*, de M. Cermak, est une œuvre qui me servira à prouver que toutes les qualités dont j'ai fait l'énumération peuvent se rencontrer ailleurs que dans un tableau historique.

Le sujet est des plus heureux; il frappe, il saisit, et il offre un contraste qui n'est pas cherché dans une allégorie banale. Il y a quelque chose qui émeut réellement dans la vue de ces familles juives obligées de prendre leur cimetière pour lieu de réunion et de plaisir. Les enfants viennent y jouer sur les tombes de leurs ancêtres, les vieillards viennent y causer sur leur demeure de demain. Il y a une pensée tout à la fois simple et grande dans cette œuvre, où on remarque des parties ravissantes. La jeune femme debout à l'avant-plan est une figure admirable de caractère. Les enfants nus, l'un à califourchon sur une pierre, l'autre s'essayant à marcher, sont d'une fraîcheur adorable. Le bras droit de la jeune femme accroupie est trop fort; la petite fille qui soutient l'enfant est aussi complètement réussie que la jeune femme debout. Les deux juifs qui causent à droite sont bien et largement peints. Toute cette partie de la scène, dans la demi-teinte, est d'un ton très-vrai, très-vigoureux; l'air y circule bien, seulement je crois que les arbres du cimetière sont peints avec un peu trop de solidité; leur aspect contourné, leurs silhouettes arrêtées fatiguent le regard; l'artiste leur a je crois donné trop d'importance dans sa composition. J'aime beaucoup moins le fond du tableau: il est trop jaune, la lumière qui y est répandue est fautive. C'est là un défaut capital; il y a manque d'harmonie complet entre le fond et l'avant-plan; cela ôte à l'œuvre l'aspect vrai qu'elle aurait eu.

La *Petite Fille à l'église* est un chef-d'œuvre; à cette qualification je n'ai rien à ajouter, cela est admirable comme peinture, et laisse M. Willems lui-même en arrière.

Dans la *Défense d'un défilé en Bohême*, M. Cermak

a été moins heureux que dans les deux toiles précédentes; comme peintre et comme penseur, il n'a pas été à la hauteur de lui-même; certainement c'est l'œuvre d'un pinceau puissant et vigoureux, mais on dirait une puissance lassée et comme à bout. La composition est trop méthodiquement arrangée; l'artiste a cherché à émouvoir par des moyens simples, mais cette fois il n'y a pas réussi. Le guerrier debout, à droite, pose un peu pour le bel homme; c'est cependant une figure pleine d'énergie, la meilleure du tableau. Le guerrier à moitié couché sur les rochers à gauche est accroupi comme un tigre qui va s'élançer; c'est une pose hardie et bien comprise, mais il est fâcheux que le bras gauche soit hors de toutes proportions; il est colossal, et attire le regard au détriment de l'ensemble. L'exécution est trop dure; la pâte est entassée partout à plaisir, ce qui ôte toute transparence, et donne à la facture un aspect uniforme, monotone et froid. — Somme toute, M. Cermak est une belle et vigoureuse nature d'artiste, l'infériorité relative d'une de ses œuvres ne prévaudra pas contre lui; quel que talent qu'on ait on ne fait pas *le Cid* tous les jours. Il n'y a que les artistes médiocres qui produisent invariablement la même œuvre honnête et incolore.

Le genre allégorique, que je n'aime pas, est fort bien représenté par M. Van Lerijs dans son tableau: *Volupté et dévouement*. Ce tableau tient au genre historique par sa facture sérieuse et l'idée qu'il renferme ou qu'il est sensé renfermer. — La scène se passe à Venise; deux gondoles se croisent sur les lagunes; dans l'une d'elles de jeunes seigneurs chantent, boivent, rient en compagnie de leurs maîtresses. Dans l'autre est étendu, sous une tente de couleur sombre, un jeune seigneur moribond; des moines en prière l'accompagnent. Au fond Venise. — Les deux barques se croisent de façon à ce que les vêtements sombres des moines et leur barque lugubre se détachent sur les habits éclatants des jeunes sous enivrés de plaisir que l'autre gondole emporte. — Tel est l'aspect du tableau. J'y vois un contraste trop cherché qui appartient plus au domaine littéraire qu'au domaine artistique. L'antithèse, ainsi trouvée, laisse froid; les personnages n'ont aucun lien entre eux, rien qui les rattache l'un à l'autre; cela manque d'unité. Quant aux qualités matérielles de cette œuvre, je dois les louer, mais non sans restriction. M. Van Lerijs est poète; il comprend la forme, il rend bien l'expression. Les courtisanes qui ornent la première gondole sont fort gracieuses; les jeunes seigneurs sont bien des écerclés. — Les moines de la seconde barque sont d'un beau caractère; le seigneur, étendu sous sa tente, est parfaitement et très-élegamment moribond. — M. Van Lerijs dessine bien; son modèle est franc, large, soutenu; sa couleur, quoiqu'un peu lourde, est chaude et brillante; mais je reprocherais volontiers à l'artiste le parti pris de lumière et de clair obscur dont il a comme enveloppé sa composition. La gondole où la joie règne est vivement éclairée, l'autre est d'un ton funèbre. Le ciel, le ciel de Venise, monsieur Van Lerijs, songez-y, est fade et décoloré; les vagues de l'Adriatique sont d'un vert opaque sans transparence, trop solide pour que la quille d'une gondole puisse les fendre.

Pourquoi ne pas donner à toute la scène une lumière naturelle, éclatante, terne ou sombre? Est-il possible que quand deux barques se touchent, une d'elles soit vivement éclairée et l'autre dans la demi-teinte? Oui, si un accident de terrain, une fabrique, projette une ombre; mais il faut que cela soit sensible et bien indiqué. La nature n'est pas si rusée qu'on veut nous le faire croire; elle ne se livre pas à des jeux d'ombre et de lumière pour faire plaisir aux antithèses de M. Van Lerijs.

Volupté et dévouement, comme on peut le voir par la façon dont je m'en occupe, est un tableau devant lequel on s'arrête avec plaisir, parce qu'il renferme de belles qualités d'exécution, et une pensée, qui, pour être banale, ne fait que trop défaut dans beaucoup d'œuvres exposées.

LOUIS PÉLERIN.

AVIS.

Nous publierons dans un prochain numéro, la charge de l'acteur TAUTIN, dessin de FÉLICIEEN ROPS.

VEILLÉE VILLAGEOISE.

L'ORDONNANCE DE POLICE.

TRADUIT D'AUERWACH.

(Suite.)

Le maire, averti de ce qui se passait, voulut faire venir les gendarmes de Horb, mais son sage ministre l'en détourna en disant que cela ne servirait à rien. Il pensait prudemment à part soi :

— Laissons-les commettre leurs petits délits, ce sera autant d'assignations à faire pour moi, et comme chaque assignation me vaut mon petit profit, hachez ferme, mes bons amis, chaque coup de hache me rapportera des intérêts.

Et la mine toute joyeuse, il alla à l'Aigle prendre un verre sur ses bénéfices futurs.

C'est ainsi que dans tout le village, il n'y eut que Tiche et le maire qui restèrent étrangers aux excès commis.

Au jour d'audience suivant, les conseillers communaux, sur la proposition de l'ancien maire, se rendirent au bailliage pour dénoncer ce qu'ils avaient fait. Le bailli tempêta, et se démena dans la salle comme un diable dans l'eau bénite. Ce n'est pas pour rien qu'il portait le nom de *Bellings*, qui signifie chat sauvage dans le patois du pays, car il avait vraiment l'air d'un chat écorché à qui l'on aurait mis des lunettes et des éperons.

Il débuta par menacer les délinquants de la prison; mais Buchmayer l'arrêta sur-le-champ en disant :

— Est-ce là tout ce que vous savez faire, emprisonner? Nous avons encore le temps! Nous sommes venus faire opposition; nous avouons franchement ce que nous avons fait, ainsi il ne peut être question d'emprisonnement préventif. Je ne suis pas un vagabond, vous savez où je demeure. Je suis Buchmayer; voici le boulangier et le forgeron, voici Michel le charron; on sait où nous trouver chez nous. Vous n'avez pas le droit de nous enfermer sans jugement, et s'il le faut, nous irons jusqu'à Reutlingen, et même jusqu'à Stuttgart.

Le bailli s'abstint de répondre, et convoqua de nouveau les comparants pour le lendemain, à neuf heures.

Ceci eut du moins un bon résultat immédiat: celui de priver notre bon ami Tiche du profit des citations qu'il croyait déjà entendre tinter dans ses poches. C'est ainsi que petits et grands, nous nous trompons tous dans nos calculs.

Le lendemain, le départ des paysans pour le bailliage, au nombre de plus de cent, tous armés de la hache, avait un aspect presque belliqueux. Ils étaient arrêtés devant la maison d'un retardataire qui parut bientôt sur sa porte, passant sa veste en toute hâte. Les plaisanteries et les quolibets pleuvaient sur ce dernier venu, lorsque l'arrivée de Buchmayer, qui s'avancait à grands pas, fronçant les sourcils, fit cesser tout leur entrain.

On ne but pas une chope avant d'aller au bailliage; délibérer d'abord, boire ensuite, était le mot d'ordre des paysans.

Le bailli était assis à sa fenêtre, en robe de chambre, fumant sa pipe. Dès qu'il vit arriver la troupe armée, il ferma la fenêtre, et courut à la sonnette. Mais ses éperons qui ne le quittaient jamais s'accrochèrent dans les rideaux, et il tomba tout de son long, sa longue pipe à son côté, pareille à une lance. Il se releva péniblement, et sonna son huissier.

Quand l'huissier parut :

— Vous irez chez le brigadier de la gendarmerie, lui ordonner, de ma part, d'arriver à l'instant avec tous ses hommes, leurs armes chargées jusqu'à la gueule.

Malheureusement tous ses hommes n'étaient qu'au nombre de quatre. Il les plaça dans la salle des huissiers, prêts à agir; puis il donna l'ordre de n'introduire les paysans qu'un à un, et de fermer la porte immédiatement.

Buchmayer fut appelé le premier.

— Bonjour, monsieur le bailli, dit-il en entrant, et en tenant la porte ouverte. Puis, se tournant vers ses compagnons :

— Entrez, vous autres! nous avons des intérêts communs, ce n'est pas pour moi seul que je parle.

Et avant que le bailli eût eu le temps de se retourner, la salle était encombrée de paysans, portant tous la

hache au bras gauche. Buchmayer s'avança vers le greffier, et lui dit en étendant la main :

— Écrivez mot à mot ce que je vais dire; il faut qu'on l'apprenne à l'administration du Cerele.

Il passa deux fois la main sur le collet de sa chemise, posa le poing sur le lapis vert, et commença :

— Respect à vous, monsieur le grand bailli : le roi vous a envoyé, et nous devons vous obéir comme le vent la loi. Le roi est un brave et honnête homme; il ne veut pas que les paysans soient traités comme du bétail, ou des enfants à qui on donne le fouet. Les petits seigneurs qui gouvernent depuis le haut jusqu'au bas, du plus grand au moindre, prennent plaisir au jeu du commandement, si bien qu'ils en viennent à régler par ordonnance comment les poules doivent chanter avant de pondre. J'ai envie de lever une bonne fois le couvercle de la marmite, et de vous montrer le dessous. Je sais bien que pour le moment cela ne servira de rien, mais c'est égal, il faut que je me déboulotte; il y a trop longtemps que cela m'étrangle. Si tout allait à votre guise, la commune ne serait plus rien; tout devrait se faire dans les bureaux des employés. Eh bien, labourez, semez et récoltez-y donc aussi, dans vos bureaux. Que le plus piètre petit commis malmène tout un conseil communal composé de paysans, et qu'on n'envoie plus que des commis pour maires dans nos villages; tout est pour le mieux dans le monde des commis. Le vrai est toujours vrai, il faut de l'ordre; mais on ferait bien d'examiner avant tout si les choses n'iraient pas mieux sans barbouilleurs de papier. Nous n'avons pas la tête fêlée, et nous ne sommes pas trop bêtes pour faire un bon acte, quoique le style administratif n'y soit peut-être pas. Sans doute, il faut des gens qui aient étudié, qui aient une connaissance de toutes choses; mais il faut d'abord que les bourgeois fassent eux-mêmes leurs affaires.

— Au fait, au fait ! interrompit le bailli.

BÉNÉDICT.

(La suite au prochain numéro.)

LES EXPOSITIONS.

J'ai entendu il y a quelques jours, faire à propos des expositions des beaux-arts, des réflexions très-sensées, ou qui du moins m'ont paru telles. Je vais tâcher de me les rappeler. C'est une question de haute importance et qui demanderait à être traitée longuement et sérieusement. J'en donnerai un aperçu; un autre, plus à même que moi de le faire, s'emparera sans doute un de ces jours de ce sujet. En attendant, voici ce que mon souvenir a retenu d'une conversation d'artistes :

La peinture, au temps des Cimabué, des Durer, des Van Eyck, était un art sacré. De rares privilégiés s'en occupaient avec une ardeur simple, naïve, toute de spontanéité, qui n'avait sa source dans aucune pensée mercantile ou vaine. Les sublimes *ouvriers* du moyen âge, cachés au fond de leurs sombres ateliers, ne songeaient point à vendre leurs tableaux avant de les avoir commencés; aussi, les amateurs de cette époque avaient-ils le goût formé par les artistes; — tandis qu'aujourd'hui les artistes ont la faiblesse, la lâcheté de ne songer qu'au goût équivoque ou plutôt mauvais des acheteurs en général. Tant qu'il y eut peu de peintres, on ne songea point à réunir leurs œuvres, à les exposer en masse. L'art avait un but noble, retracer les scènes religieuses qui pouvaient exalter la foi des fidèles. Le moyen âge est une période de l'histoire de l'humanité éminemment croyante; il avait la foi aveugle qui caractérise les peuples ignorants et qui adoucit ou corrompt les mœurs. Le public que Hemling et Giotto aimaient était un public sincère, qui ne se préoccupait que d'une chose, — des sentiments exprimés par les artistes. Ils voyaient rarement de nouveaux tableaux; ils savaient admirer la même œuvre pendant des années. Mais peu à peu les églises se meublèrent de toiles peintes. Quelques misérables, les premiers artistes marchands, profitèrent de l'ignorance de ceux qui achetaient les tableaux, et fabriquèrent sans conscience autant d'œuvres que possible. Il y eut aussi de malheureux artistes inintelligents, qui peignirent naïvement de très-mauvaises choses. Ainsi, le domaine de l'art, envahi par la foule, produisit un grand

nombre d'œuvres dont les qualités problématiques appartenaient bien plus au travail matériel qu'au génie de l'artiste. Quand les peintres furent assez nombreux pour former un corps quasi-social, l'idée des expositions vint naturellement. La lutte commença; la fraternité des artistes gothiques se changea en disputes; des camps se formèrent et les écoles furent l'inévitable résultat de l'anarchie artistique. Il y eut donc des expositions. Eh bien, c'est de la première exposition qu'il faut dater le commerce des choses artistiques, parce que toutes les œuvres y furent admises, et que les peintres vendirent à vil prix plutôt que de laisser rentrer un tableau dans leur atelier. Or, comme on vendit bien, l'état d'artiste commença d'être prêté comme très-lucrative. Les expositions se succédèrent en France; la Belgique suivit l'exemple donné; ce fut bientôt une rage, une mode. Toutes les capitales commencèrent à exhiber les œuvres de leurs artistes; puis, toutes les villes de second ordre, jalouses du renom qu'une exposition pouvait leur donner, en organisèrent à l'envi. Si bien qu'en Belgique, à l'heure qu'il est, on compte à peu près dix villes qui ont des sociétés artistiques organisées de façon à ce qu'une exposition s'y produise tous les deux ou trois ans.

Mais je ne compterai que trois villes de premier rang qui ont tour à tour leur exposition nationale : Bruxelles, Anvers, Gand. Ainsi, tous les ans, un millier de tableaux sortent des ateliers et vont orner le local plus ou moins provisoire destiné à l'exhibition des œuvres des artistes vivants, — en Belgique seulement.

C'est un débouché : l'art est devenu un commerce. Les expositions sont des marchés où les acheteurs vont marchander les produits de l'intelligence. Tous ont droit d'y être reçus, pourvu qu'ils montrent un certain talent. La médiocrité y devait prendre la plus grande place : elle s'y étale effrontément. Aujourd'hui, on se fait peintre comme on se ferait cordonnier ou maçon, parce qu'il ne s'agit que d'exercer un métier qui donne de quoi vivre. Les peintres, dont le talent problématique resterait inconnu, peuvent maintenant forcer le public à les connaître. L'amateur est généralement ignorant. Laisse libre de faire un choix au milieu d'un grand nombre d'œuvres, il choisit les plus petites parce que ses salons sont de dimensions exigües, et les plus finies, parce qu'il prend la patience pour du génie. De telle sorte qu'au XIX^e siècle, il y a un genre de tableaux qui est de vente : en s'adonnant à ce genre, on est certain de faire honnêtement ses affaires. Le négociant a pris le pas sur l'art; les marchands de tableaux ont tué l'énergie, la ténacité, l'ardeur artistique, et ils ont formé un grand nombre de peinturlureurs qui sont dans l'art ce que les Dumas et les Montépén sont en littérature; les prêtres du mauvais goût et les adulateurs d'un public aussi ignorant qu'il est riche et vain.

Les expositions ont encore un autre inconvénient : elles blasent les amateurs, qui en ont une indigestion depuis plusieurs années déjà. Il y a vingt ans, les trois quarts des tableaux trouvaient des acquéreurs. Aujourd'hui, les sept huitièmes reviennent à leurs auteurs, malgré les progrès que l'on a fait.

Une exposition, en Belgique, n'est nécessaire que tous les trois ou quatre ans. Quand les artistes-marchands manqueront de débouchés, ils abandonneront un métier trop peu lucratif. Il y aura chaque fois moins de tableaux aux expositions, mais ils seront meilleurs, parce que les vrais artistes seuls auront assez de ténacité pour courir après une gloire si difficile à atteindre et qui peut parfaitement vous laisser mourir de faim, étendu sur une œuvre médiocre, dans un grenier.

Conclusion. — Une exposition tous les quatre ans à Bruxelles serait suffisante pour la Belgique. — Toutes les expositions secondaires ne servent qu'à blaser le public et à rendre les amateurs de plus en plus rares.

On demandait il y a quelques jours à un bourgeois, à l'exposition :

— Avez-vous fait votre choix? Montrez-moi donc vos acquisitions.

— Je n'ai rien acquis, répondit-il. Pas si bête. Je puis venir ici, pour dix francs, admirer pendant deux mois deux ou trois cents tableaux trop chers pour ma bourse; à la fin de l'exposition, j'en serai rassasié. Si je les achetais, je devrais les tenir. L'année prochaine, j'irai en voir de nouveaux à Anvers. *Ma galerie* se renouvelle ainsi tous les ans, sans compter les petits cabinets que j'ai à Malines, à Louvain, à Mons.

— Mais vos salons ne sont pas ce qu'ils devraient être. Des panneaux nus sont désagréables à l'œil.

— J'y ai accroché des tableaux de cinquante francs. Le cadre est dans ce prix-là pour trente francs; cela meuble parfaitement : c'est tout ce qu'il faut. Il faut que tout le monde vive, les croûtons comme les hommes de génie.

Voilà! Méditez et ne vous attristez pas, si c'est possible, chers et grands artistes.

E. PITTORE.

BULLETTIN ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE.

*. Aujourd'hui dimanche a lieu le premier bal paré de la Société de l'Union, en son local, marché aux Poulets.

*. Aujourd'hui dimanche, aura lieu au Vaudeville la représentation de *Samson et Dalila* (parodie de *Dalila*), *Madelon Friquet* et *Jean le Toqué*.

SPA. — Pendant le récent séjour de M. et M^{me} la duchesse de Brabant, à Spa, la société chorale *la Concordia* d'Aix-la-Chapelle s'est fait entendre dans la salle de la Redoute. Ces masses chorales, admirablement dirigées par M. Aekens, sont d'un effet puissant. Leur succès a été très-grand.

*. M. Montaubry a signé un engagement avec la future administration Quélus.

PARIS. — Mardi, l'Opéra-Comique a repris *Joconde*, de Nicolo. — Bientôt va suivre *le Roi don Pèdre*, musique de M. Poise. — Une indisposition assez prolongée de M^{me} Cabel a interrompu les répétitions de l'ouvrage de M. Ambroise Thomas.

*. A l'Odéon, la campagne théâtrale s'ouvrira avec *Louise Miller*, traduite de Schiller par M. Bravard.

*. Bressant a fait sa rentrée à la Comédie-Française dans le *Don Juan d'Autriche*, l'une des meilleures œuvres de Casimir Delavigne.

*. *Le Roi Lear*, traduit de Shakespeare, a été représenté au Cirque Impérial; malgré les efforts de Rouvière, la pièce n'a point trouvé grâce devant le public du boulevard du Temple.

*. M. Warnots a débuté à Lyon, le 2 septembre, dans *Robert-le-Diable* (rôle de Raimbaud). Cette première épreuve a été très-favorable au jeune ténor belge.

ALLEMAGNE. — On vient de reprendre, sur le théâtre de Dresde, l'opéra *les Deux Journées*, de Cherubini.

*. Le célèbre ténor français Duprez est en ce moment à Berlin.

*. Le 4 septembre 1857, a eu lieu à Bade, à la Maison de conversation, un splendide concert, donné par M. Henri Wieniawski, et dans lequel on a entendu Luigi, Bottesini, Faure et Rubinstein.

CHRONIQUE DRAMATIQUE.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

L'Invitation à la valse, cette charmante bluette d'Alexandre Dumas, dont nous avons déjà parlé dans notre dernier numéro, poursuit au Vaudeville le cours de son succès.

Les gastronomes littéraires qui n'admettent que le lide rosbœuf et repoussent dédaigneusement le croquen-bouche ou le solilème, avait d'abord fait un assez mauvais accueil à la délicate et gracieuse comédie de Dumas père : — ils sont aujourd'hui à peu près désarmés : après avoir, tout en rechignant, d'ailleurs, ouvert de nouveau leur oreille aux séductions mignardes de cette prose spirituelle, ils ont fini par lui reconnaître quelques grâces.

Madame Lovelace, représentée pour la première fois cette semaine, est une jolie comédie de Lambert Thiboust : les deux premiers actes sont fort beaux : le troisième est de beaucoup moindre valeur.

Outre que les scènes de folie sont ultra-usées au théâtre, rien n'est plus pénible à voir que le dénoûment : un homme qui épouse la femme qui a tué son frère ne doit inspirer à mon sens qu'un très-médiocre intérêt.

M. Steiner joue avec beaucoup de talent le rôle de Georges Vernon. M. Victor-Henry, toujours févèreux et tourmenté, donne néanmoins une fort bonne physiologie au docteur Stephen. — Quant à M^{lle} de Pario, elle a déployé dans Diana de Rione, des qualités dramatiques d'un ordre plus élevé que nous n'aurions attendu d'elle...

Bref, la nouvelle pièce de Lambert Thiboust vaut la peine d'être vue.

Au THÉÂTRE DES GALERIES, la *Fiammina*, *Dalila* et *l'Aveugle* constituent la grosse artillerie du répertoire.

Ces belles œuvres sont rendues avec un ensemble remarquable : M. Longpré est décidément un artiste de très-grand talent.

M. Marius, qui n'avait point produit, dans *Dalila*, un effet très-favorable, s'est considérablement relevé dans la *Fiammina* : c'est en définitive un acteur capable de tenir très-convenablement son emploi.

M. Ribbes s'implante aussi de plus en plus dans la faveur du public : M^{lle} Montcavrel est dans la même voie, — et n'était M. Berlingard, qui nous paraît insuffisant, la troupe actuelle de M. Quélus présenterait un ensemble plus satisfaisant que pas une de ces dernières années.

VICTOR HALLAUX.

SOCIÉTÉ THALIE.

La première représentation de cette Société a eu lieu au théâtre des Galeries Saint-Hubert, mercredi dernier. Le spectacle se composait des pièces suivantes :

La Marraine;
Philippe;
Le Capitaine Roqueflette;
Le Muet de Saint-Malo.

Les ouvrages représentés à la Société ont généralement assez de date et sont conçus d'après les principes qui guidaient les auteurs dramatiques d'il y a trente ou quarante ans. Nous ne pouvons blâmer ce choix, car si ces pièces sont pour la plupart d'assez bizarres amalgames d'absurdités, en revanche, elles offrent aux comédiens-amateurs l'avantage de faire envisager leur talent à divers points de vue, en passant, — sans crier gare parfois, — du grave au doux, du plaisant au sévère.

Nous avons jugé digne de mention, la façon distinguée dont M. L. J. s'est acquitté du rôle de Frédéric dans *Philippe*. M. L. J. possède une qualité rare, et d'une importance majeure pour un jeune premier : la distinction. Il a bien composé son rôle, et je lui sais

gré surtout de n'avoir pas outré les passages mélodramatiques si insupportables quand on ne parvient pas à en sauver l'absurdité.

Si c'est une surprise agréable, dans la société, de trouver un papa quand on n'en a jamais eu, il faut avouer qu'en revanche au théâtre, cette situation est d'une monotonie qui doit lui ôter une grande partie de son charme.

M. V. D., l'enfant gâté de la Société Thalie, a été beaucoup applaudi dans le rôle du *Capitaine Roqueflette*, de la pièce de ce nom.

M. V. D. abuse peut-être un peu de son aisance en prodiguant les gestes; c'est du reste, à part cette pantomime un peu exagérée, un comédien élégant, qui a fait ressortir avec finesse et intelligence les côtés saillants de son personnage d'aventurier, moitié soldat, moitié bohème.

Nous terminerons par quelques mots de félicitation à l'adresse de M^{lle} Dullé, qui a secondé les comédiens-amateurs avec la grâce qu'on lui connaît.

KARL STUR.

CORRESPONDANCE.

Nous avons reçu d'un anonyme un article intitulé : *Un Provincial à Bruxelles*, qui nous semble de nature à être lu avec intérêt. Toutefois, comme la longueur de cette étude n'est aucunement en rapport avec le cadre de notre journal, nous ne pourrions l'insérer que pour autant qu'on nous autorisât à y faire les coupures qui nous sembleraient indispensables.

En conséquence, si l'auteur continue à nous rester inconnu, nous considérerons son silence comme un acquiescement, et ferons paraître son article dans notre prochain numéro.

Pour le Comité de Rédaction,

K. S.

ZIGZAGS.

Il n'est jamais trop tard pour faire part à ses lecteurs des jolies choses que l'on entend...

Au concert donné au Waux-Hall le 31 août dernier, par l'orchestre du Théâtre-Royal, on exécutait une grande symphonie guerrière intitulée : *la Bataille de Vittoria*.

Il y avait là dedans de la sonorité imitative en proportion plus que raisonnable : tambours, clairons, canon et fusillade se disputaient l'ouïe des auditeurs.

Un officier de la ligne était assis à une table voisine de la mienne, en compagnie d'un dilettante à cheveux blancs.

Celui-ci se balançait sur sa chaise avec des oscillations de tête ravies et extatiques.

— Quelle musique, fit-il enchanté, en s'adressant à l'officier; comme ça respire la bataille! quelle délicieuse musique! ça porte à l'âme, n'est-il pas vrai? ça vous remue, ça vous empoigne!

— Oh! oui, répondit l'officier ému à son tour : ça donne la chair de poule!!!



Le gouvernement ne s'entend pas trop mal en commerce.

Le Catalogue de l'Exposition des beaux-arts qui se vend un franc, est livré par l'imprimeur à raison de 14 centimes l'exemplaire broché...

Quatre-vingt-six pour cent est un fort honnête bénéfice.

C'est encore le gouvernement qui défend et punit l'usure : et c'est lui qui, dans ses monts-de-piété, arrive en certains cas donnés, à vous prêter de l'argent sur gage, à raison de soixante pour cent.



— Il paraît, me disait hier X... que les procureurs du roi font des pièces de théâtre...

— Comment cela?

— Eh bien! l'affiche du Vaudeville annonce *Samson et Dalila*, PARODIE (!!!).

N. B. Pour aider l'intelligence de nos lecteurs de l'Océanie, nous leur apprendrons que le procureur du roi de Bruxelles a nom Hody.



On lit dans *l'Étoile belge* de vendredi dernier :

« Le monsieur qui avait donné rendez-vous à une demoiselle pour le dimanche 23 août, à onze heures, et qui ne s'est pas présenté, est prié d'y aller le 20 ou 27 courant, à cinq heures du soir. »

Récompense est promise à la personne qui voudra bien définir le métier que fait là *l'Étoile belge*.

Il n'est pas inutile de faire remarquer que la timide demoiselle qui cherche un homme non comme Diogène, avec une lanterne, mais avec *l'Étoile belge*, donne le choix entre le 20 et le 27 pour le rendez-vous qu'elle désire. — Entre ces deux dates, il paraît que la jeune personne n'aura pas une minute de temps à elle.

C'est alors en effet que tombent les fêtes de septembre : elle compte probablement sur l'affluence des étrangers pour occuper utilement ses loisirs.



Une notice nécrologique envoyée à un journal disait, entre autres choses, que « le général X... avait été dévoré par un canard... » Le compositeur vil dans le ce un a, et il imprima : « dévoré par un canard. »

Le correcteur, lisant l'épreuve, appelle l'ouvrier auteur de la faute, et la lui met sous les yeux, en ricanant, et d'un air goguenard : — « C'est juste, fait l'ouvrier en souriant, il faut un a à la fin. »

VICTOR HALLAUX.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

UYLENSPIEGEL AU SALON,

PAR LES AUTEURS DE

LES COSAQUES.

REVUE DE L'EXPOSITION DE 1854.

Prix : 1 fr.

DESSINS DE M. FÉLICIEN ROPS.

Prix : 1 fr.

En vente chez A. Schnée, Impasse du Parc.

LE CAMÉLÉON,

ROMAN DE MŒURS

Par Emile Leclercq,

1 Fr. 25.

1 Fr. 25.

EN VENTE CHEZ J.-B. KATTO

GALERIE DU ROI, 10, A BRUXELLES.

Nouveautés pour chant ;

LAUBER. Hélas! je n'ose lui parler. 60
— Rêve que j'ai chéri. 0 50
MARY. A l'innocence. 0 50
OSCAR. Qui n'entend qu'une cloche. 0 50
— Un Tribunal correctionnel. 0 50
— Le Petit Berger. 0 50

Piano :

ISTAS. Tourterelle, polka. 0 50
PORTALS. Souv. de la Zélande, polka. 0 50
ROEGES. Premier nocturne. 1 25
SACRÉ. La Gipsy, polka-mazurka. 0 75

Imp. de F. PARENT, à Bruxelles